



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

**13 spécial | 2006**

**La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance**

---

# César et le *romanz* au XII<sup>e</sup> siècle

Catherine Croizy-Naquet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/847>

DOI : 10.4000/crm.847

ISSN : 2273-0893

### Éditeur

Classiques Garnier

### Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2006

Pagination : 39-49

ISSN : 2115-6360

### Référence électronique

Catherine Croizy-Naquet, « César et le *romanz* au XII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 13 spécial | 2006, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/847> ; DOI : 10.4000/crm.847

---

## César et le *romanz* au XII<sup>e</sup> siècle

Alors que César est loin d'être un inconnu dans la littérature médiévale des origines, comme en témoigne ici ou là la mention de son nom<sup>1</sup>, sa place reste mesurée, tout comme l'est celle de Rome au destin de laquelle il est toujours rattaché<sup>2</sup>. Pourtant, la figure d'Alexandre et les récritures à laquelle elle s'est prêtée depuis l'Antiquité et tout au long du Moyen Âge confirment la prégnance du matériau et du personnel antiques dans le processus créateur des premiers textes en *romanz*<sup>3</sup>. L'on ne peut donc qu'être frappé par l'indifférence des auteurs à l'endroit du chef romain ou par leurs réticences à lui reconnaître son aura mythique<sup>4</sup>. En ce sens, des textes où César est un acteur de l'histoire comme l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, daté de 1138, et son adaptation par Wace, un clerc natif de Jersey, dans son *Roman de Brut*, composé en 1155 dans un français censé le rendre plus accessible des deux côtés de la Manche<sup>5</sup>, permettent de comprendre sa « naissance » difficile dans la littérature vernaculaire et sa consécration tardive : ce n'est, en effet, qu'au tout début du XIII<sup>e</sup> siècle qu'il fait une entrée remarquée sur la scène narrative, dans les *Faits des Romains* où sa vie, ses actes, ses idées sont exhaustivement exposés<sup>6</sup>. Cette reconnaissance qui, en 1312, incite Jacques de Longuyon, auteur des *Vœux du Paon*, à le classer à la suite d'Hector et d'Alexandre, dans la liste des neuf preux

<sup>1</sup> Pour un « panorama » complet, voir J. Leeker, *Die Darstellung Cäsars in den romanischen Literaturen des Mittelalters*, Frankfurt am Main, éd. Vittorio Klostermann, *Analecta Romanica*, 1986.

<sup>2</sup> Il n'est guère qu'*Athis et Prophilias*, roman anonyme composé vers 1175, pour évoquer la fondation de Rome et le meurtre de Rémus par Romulus, avant de conter l'amitié unissant Athis l'Athénien et Prophilias le Romain, leurs aventures et leurs amours, sous le signe d'une alliance entre la clergie athénienne et la chevalerie romaine (*Athis et Prophilias, ou l'Estoire d'Athenes*, éd. A. Hilka, Dresde, Halle, 2 t., 1912-1916 ; éd. M.-M. Castellani, Paris, Champion, CFMA, à paraître). Dans *Éracle*, la cité, au moment où débute le roman, est celle des premiers siècles du christianisme, tandis que dans *Ille et Galeron* où Gautier d'Arras situe également le récit, c'est la cité médiévale dont Ille devient empereur (Gautier d'Arras, *Éracle*, éd. G. Raynaud de Lage, Paris, Champion, CFMA, 1976 ; *Ille et Galeron*, éd. Y. Lefèvre, Champion, CFMA, 1988 ; trad. J.-Cl. Delclos et M. Quereuil, Champion/Traductions, 1993).

<sup>3</sup> Consulter notamment C. Gaullier, *Les Romans d'Alexandre. Aux frontières de l'épique et du romanesque*, Paris, Champion, NBMA, 1998.

<sup>4</sup> Sur la notion de mythe, voir la mise au point de D. Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, Champion, NBMA, 1992, p. 7-15.

<sup>5</sup> Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, éd. N. Wright, I. Berne Burgerbibliothek MS. 568, Cambridge, 1984 ; trad. L. Mathey, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, La Roue à Livres, 1993. Wace, *Le Roman de Brut*, éd. I. Arnold, Paris, SATF, 1938-1940 ; Wace's *Roman de Brut, a History of the British*, ed and transl. J. Weiss, Exeter, University of Exeter Press, 1999.

<sup>6</sup> *Li fet des Romains, compilé ensemble de Saluste et de Suetoine et de Lucan*, texte du XIII<sup>e</sup> siècle, éd. L.-F. Flutre et K. Sneyders de Vogel, Droz-Paris, Wolters-Gröningue, 2 t., 1938 ; Slatkine reprints, Genève, 1977.

incarnant l'idéal de chevalerie<sup>7</sup>, est à mettre en lien avec la formation de la conscience historique à la faveur des circonstances culturelles et politiques<sup>8</sup> ; et elle soulève la difficile question des genres et du départ à établir entre l'histoire et le roman, qu'un héros, jusqu'alors écarté, aide à formaliser par son ambiguïté.

Les textes fondateurs ignorent peu ou prou César, au profit de figures quasiment vierges dans l'espace littéraire, forgées à partir d'un substrat historique plus ou moins ténu. Chacun sait le rôle déterminant de la *Chanson de Roland*, pour l'avenir du genre épique et pour la naissance du mythe de Charlemagne<sup>9</sup>. La construction en modèle idéal du roi carolingien, dont les coutumes féodales et les représentations pieuses reflètent l'importance dans la mentalité de l'âge roman, ne semble guère devoir au modèle de gouvernant qu'est César, en dépit d'une volonté de conquête et d'une ambition impériale communes<sup>10</sup>. Les chansons de geste suivantes et leurs mises en prose ne transforment jamais fondamentalement la stabilité de la figure impériale comme référence des actes épiques et source de légitimité. Une telle unanimité au fil du temps souligne l'inaltérabilité du mythe de Charlemagne, dont la place et la fonction sont centrales dans l'histoire de la culture française depuis ses origines.

Dans l'autre texte fondateur qu'est l'*Historia Regum Britanniae*, Geoffroy de Monmouth retrace, pour les personnalités politiques éminentes de la cour anglo-normande, la colonisation de la Bretagne par le héros éponyme, Brutus, descendant d'Énée et premier roi de la Bretagne insulaire. Il poursuit avec l'histoire des successeurs de Brutus jusqu'à l'époque de Jules César, mettant continûment en lumière les liens tissés entre la Rome antique et la Grande-Bretagne. Il s'intéresse ensuite à la renaissance de la nation bretonne sous l'impulsion décisive du roi Ambroise et de son successeur Uther, avant de s'attarder sur le règne d'Arthur, le fils d'Uther, règne marqué par ses nombreuses victoires et sa conquête presque réussie de Rome. La fin du récit relate les défaites enregistrées par les successeurs d'Arthur auprès des Saxons qui conquièrent l'île.

Bien que, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, son caractère historique ait été remis en cause par des historiens comme Giraud le Cambrien et Guillaume de Newburgh, l'*Historia* a conquis un large public. Elle donne une version complète du passé de la Grande Bretagne, avec la première formulation littéraire des mythes de l'origine

---

<sup>7</sup> Voir le passage édité par P. Meyer, « Les neuf preux », *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 9, 1883, p. 50.

<sup>8</sup> Le terme « genre » ne renvoie pas à une codification rigide élaborée par les théoriciens de l'art poétique ou à une classification universelle et transhistorique, mais à la distinction de classes que l'on peut, ou non, définir et isoler comme le roman et la chanson de geste, le roman et l'Histoire.

<sup>9</sup> Voir, parmi les nombreuses études portant sur Charlemagne, D. Boutet, *op. cit.* et, du même auteur, *La Chanson de geste. Forme et signification d'une écriture épique du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1993.

<sup>10</sup> Cette question appelle un examen systématique des lieux et contextes où apparaît le nom de César.

troyenne des Bretons et de leur premier roi Brutus<sup>11</sup> : par le biais des généalogies, elle relie les traditions mythiques greffées autour de Troie aux figures émanant des légendes celtes comme Merlin le Prophète et Arthur le Conquérant. Surtout, elle confère au roi Arthur la stature exceptionnelle d'un chef de guerre qui devait l'emporter sur Rome, mais qui a échoué en raison de la trahison de Mordret. Geoffroy « fabrique » ainsi, aux yeux des cours anglo-normandes, une sorte de « héros national » susceptible de rivaliser, dans le texte, avec César et le modèle romain et, hors texte, avec Charlemagne, son *alter ego* capétien, au cœur des chansons de geste<sup>12</sup>.

Afin de rendre véridique son récit des conquêtes romaines, Geoffroy de Monmouth invoque des *Histoires romaines*, c'est-à-dire le *De Excidio et Conquestu Britanniae* de Gildas, l'*Historia Brittonum* anonyme et l'*Historia Anglorum* de Henri de Huntingdon<sup>13</sup>. Il combine ses sources pour proposer sa version des faits : les deux campagnes victorieuses des Romains deviennent des défaites catastrophiques, tandis que la dernière victoire n'est acquise qu'au prix de la trahison d'un Breton. D'emblée, il dresse un portrait négatif de César, à travers la réponse du roi Cassibellan à son discours prononcé en ouverture de l'épisode, dans lequel, jugeant les Bretons dégénérés malgré leur ascendance troyenne commune, il leur impose le versement d'un tribut<sup>14</sup>. Le roi breton dénonce en César un chef de guerre qui raisonne faux pour servir ses intérêts, sous l'effet de la convoitise et d'un orgueil démesuré. S'inscrivant dans le sillage de ceux qui, comme Étienne de Fougères dans son *Livre des manières*, font de ces vices le fondement des guerres de conquête<sup>15</sup>, il se réapproprie les valeurs civilisatrices troyennes, porteuses de liberté et de respect mutuel.

L'aura du chef romain est également entamée par la description de son comportement : sa prudence excessive qui le conduit à fuir et à renoncer au combat<sup>16</sup>, et à dispenser ses biens à tout va pour s'attirer nobles et non nobles<sup>17</sup> ; sa crainte devant l'impétueux Cassibellan ou devant l'un de ses neveux, Androgeus ; son manque de magnanimité envers les Bretons vaincus, n'était l'intervention d'Androgeus. Geoffroy signale cependant sa force exceptionnelle et sa réputation « internationale »

<sup>11</sup> Cf. L. Mathey, « Mythe troyen et histoire romain : de Geoffroy de Monmouth au *Brut* de Wace », *Entre fiction et histoire, Troie et Rome au Moyen Âge*, études recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 114-115.

<sup>12</sup> Voir, en ce sens, le titre même de l'ouvrage de D. Boutet, *op. cit.*, et p. 8-9.

<sup>13</sup> Sur les sources, consulter L. Mathey, *op. cit.*, note 18, p. 291. Joachim Leeker (*op. cit.*, p. 61-62) mentionne en outre l'influence de la tradition latine et, en particulier, celle de l'abréviateur Florus et de son *Epitome bellorum omnium annorum DCC*.

<sup>14</sup> Sur le motif historique du tribut et la structure narrative, cf. L. Mathey, *art. cit.*, p. 118.

<sup>15</sup> Étienne de Fougères, *Livre des manières*, éd. R.A. Lodge, Genève, Droz, TLF, n° 275, 1975, strophe 24.

<sup>16</sup> Geoffroy cite Lucain : « César fuit avec effroi les Bretons qu'il cherchait à combattre » (§ 62).

<sup>17</sup> Voir la comparaison dépréciative : « ainsi celui qui montrait jadis la fureur d'un lion, fulminant et dérobant toutes choses, était maintenant doux comme un agneau, bêlant à petite voix, heureux de pouvoir rendre tout ce qu'il avait pris », *op. cit.*, p. 92-93. Cette largesse mal comprise est l'un des principaux reproches adressés à César. Sur son origine et son importance, cf. D. Boutet, *op. cit.*, p. 199-200.

(§ 61). Au terme de l'épisode, César et les Romains perdent l'image d'ennemis hostiles, en vertu des liens historiques qui associent Rome et la Bretagne<sup>18</sup> : le tribut, objet de la discorde, devient un gage d'entente (§ 63), lors même que des relations d'amitié s'établissent entre les deux peuples. La vérité historique est donc en partie ménagée, mais suffisamment manipulée pour exalter la belle résistance du peuple breton, supérieur en vaillance à ses adversaires. Le transfert de prouesse se concrétise dans le geste de Nennius s'emparant, au prix de sa vie, de l'épée de César lors d'un combat singulier (§ 56)<sup>19</sup>.

Ainsi revisitée et insérée dans la longue chaîne de l'histoire des Bretons, les invasions romaines sont l'occasion pour eux d'affirmer leur volonté d'autonomie et leur patriotisme, selon les valeurs initiées dans le temps et l'espace troyens<sup>20</sup>. L'image du conquérant romain s'en trouve dégradée et contestée dans son essence même, et se voit écartée au profit de nouveaux modèles dont Arthur sera le plus accompli<sup>21</sup>. La chronique accueille ainsi la fiction pour recomposer le cours erratique de l'histoire à des fins de propagande, quitte à démystifier un personnage ancré dans la tradition et à s'inventer des héros : dédié à Étienne, le successeur d'Henri 1<sup>er</sup> Beauclerc, ce récit « historique » est en effet rédigé pour célébrer la cour d'Angleterre, dont le rayonnement est annoncé par le brillant règne d'Arthur qu'elle prolonge et parachève<sup>22</sup>.

Geoffroy de Monmouth joue un rôle essentiel dans le façonnement de l'image anglo-normande de César et est relayé en cela par Wace<sup>23</sup> qui, à la demande de Henri II Plangenêt, reprend une entreprise mêlant historiographie et célébration. Le clerc anglo-normand adapte plutôt qu'il ne traduit son modèle latin, en exploitant les récits et traditions liés au personnage de Merlin, aux guerres que les ancêtres d'Arthur ont menées contre les Saxons en particulier, et au règne d'Arthur<sup>24</sup>. Relatant à la suite de Geoffroy les conquêtes romaines, Wace débute par un portrait de César, à la fois éthopée et rapide parcours biographique :

Julius Cesar li vaillanz,  
Li forz, li pruz, li conqueranz,

<sup>18</sup> En vertu de ces mêmes liens, Arthur déclarera être supérieur aux Romains en droit et en force (§ 159).

<sup>19</sup> Sur l'épée de César dans cet épisode, voir J. Leeker, *op. cit.*, p. 176 et ss. On sait combien le motif de l'épée (dérobée, transmise, brisée, ressoudée...), avec son nom et ses qualités, est appelé à se développer dans les romans à venir.

<sup>20</sup> Il applique en somme le concept de la *translatio imperii*, le transfert du pouvoir se faisant de l'Est, à partir de Troie, vers l'Ouest, en passant par Rome pour aboutir en Bretagne. Sur la « réduction » de la matière romaine et la place grandissante accordée à la matière troyenne, et les enjeux politiques, voir J. Leeker, *op. cit.*, p. 39.

<sup>21</sup> On peut citer la figure du roi Lear. Cf. L. Mathey, « Le roi Lear chez Geoffroy de Monmouth et Wace : la naissance d'une figure mythique », *Pour une mythologie du Moyen Âge*, Paris, Presses de l'École normale supérieure de jeunes filles, 1988, p. 99-115.

<sup>22</sup> Sur le contexte, voir I. Short, « Patrons and polyglots : French Literature in Twelfth-Century England », *Anglo-Norman Studies*, 14, 1991, p. 229-249. Cf. aussi, sur les dédicataires, D. Boutet *Formes littéraires et conscience historique. Aux origines de la littérature française, 1100-1250*, Paris, PUF, 1999, p. 201 et ss.

<sup>23</sup> Voir J. Leeker, *op. cit.*, p. 172 et ss.

<sup>24</sup> Soit une part importante du texte : 4 500 octosyllabes environ sur quelque 18 000.

Ki tant fist e tant faire pout,  
 Ki tut le mund conquist e out.  
 Unches nus huem, puis ne avant,  
 Que nus sacom, ne conquist tant.  
 Cesar fu de Rome emperere,  
 Savies huem fu et bon donere  
 Pris out de grant chevalerie  
 Et lettrez fu, de grant clergie. (v. 3833-42)

Cette entrée en matière relevant d'une rhétorique de l'éloge laisse penser, selon Jean Blacker, que le récit de la conquête romaine est moins politisé et moins foncièrement critique que chez Geoffroy<sup>25</sup>. La peinture de César contient, il est vrai, tous les éléments en passe de venir des stéréotypes pour qualifier un personnage célèbre<sup>26</sup>. Son discours est tout aussi consensuel : la seule raison invoquée par le chef romain pour conquérir les Bretons est que la roue de la Fortune a tourné (v. 3883-3884). Érudant toute polémique, Wace adopte, semble-t-il, la neutralité, qu'il n'hésite pas à enfreindre pourtant par l'existence même d'Arthur et sa « fabrication » en héros mythique.

Remémorant sa naissance extraordinaire<sup>27</sup>, son enfance obscure et l'accès au faîte du pouvoir, le clerc fait l'apologie du roi breton, guerrier redoutable, tueur des géants Dinaduc et Rithon, et fondateur de villes qui hausse l'île à un niveau jamais atteint jusqu'alors de puissance et de civilisation<sup>28</sup>. Arthur établit lui-même sa précellence sur César, dans une analyse de leur politique respective :

Cesar, ço dient, la cunquist [la Bretagne] ;  
 Forz huem esteit, sa force fist ;  
 Ne se pourent Bretun defendre,  
 Treü lur fist a force rendre.  
 Mais force n'est mie dreiture  
 Ainz est orguil e desmesure.  
 L'um ne tient mie ço par dreit  
 Que l'um a a force toleit (v. 10825-10832)

<sup>25</sup> Se reporter à J. Blacker, *The Faces of Time : Portrayal of the Past in Old French and Latin Historical Narrative of the Anglo-Norman Regnum*, Austin, University of Texas Press, 1994, p. 96 et ss. et, dans le même sens, à J. Leeker, *op. cit.*, p. 176.

<sup>26</sup> Cf. J. Blacker, *op. cit.*, p. 98. Ce portrait fonctionne comme un élément « d'identification » plutôt que de « persuasion ».

<sup>27</sup> Voir L. Mathey, « Le roi Arthur chez Geoffroy de Monmouth et Wace : la naissance du héros », *Acta Conventus Lovaniensis*, 1987, Leuven University Press, 1991, p. 222-229.

<sup>28</sup> Arthur se conforme en cela à la tradition de ses ancêtres troyens, véritables fondateurs de villes, Brutus le tout premier qui, arrivant près de la Tamise, fonde une nouvelle Troie (*Historia Regum Britanniae*, § 22 ; Wace, v. 1217-1238). Sur les liens entre Arthur et ses ancêtres, voir E. Baumgartner, « Brut et les ancêtres d'Arthur », dans *PRIS-MA*, XI, n° 2, juillet-déc. 1995, p. 139-148.

Par la dialectique de la force et du droit, il condamne l'expansionnisme de César qui a érigé son orgueil en principe de gouvernement<sup>29</sup>, et, comme dans l'*Historia*, il revendique son droit à la conquête, en arguant de la victoire sur Rome de ses illustres prédécesseurs Brenne et Belin puis Constantin, et des liens de filiation noués avec les Romains<sup>30</sup>. Face à César, héros du passé et du non-droit, le roi breton entend être le héros du présent et de l'avenir, le conquérant élu chargé de répandre une civilisation exceptionnelle en Europe.

Même si des prophéties paraissent le destiner à l'Empire<sup>31</sup>, Arthur ne devient pas, loin s'en faut, l'agent d'une tradition impériale à laquelle les souverains dédicataires sont indifférents sinon refractaires<sup>32</sup>. Si le roi échoue à conquérir Rome, cet échec fait paradoxalement de la Bretagne le point d'aboutissement de la *translatio* des valeurs troyennes, conformément à la prophétie de Diane que Wace rapporte en tout début du *Brut* : la déesse enjoignait Brutus, le petit-fils d'Énée, à fonder sur les rives de la Tamise, non une autre Rome, mais une « Troie nove » (v. 681-691), deux mots qui, au prix d'un parcours étymologique fantaisiste, aboutiront au nom de Londres (v. 1224-1238)<sup>33</sup>.

De même, Arthur ne remplace pas César<sup>34</sup>. Son portrait, en contrepoint, illustre une nouvelle approche de la royauté<sup>35</sup>. Le clerc nuance les qualités physiques, dont il existe déjà des précédents dans l'historiographie carolingienne, et les qualités morales inspirées par l'augustinisme<sup>36</sup>, en introduisant l'idéal de la chevalerie qui investit le roi d'un rôle fédérateur au sein d'une société avide de perfection et désireuse de gloire. Wace exalte la largesse d'Arthur, promue par cet idéal et rendue possible par sa qualité de conquérant – il distribue aux chevaliers le fruit de ses conquêtes – ; il loue la charité d'un roi attentif aux besoins de ceux qui le sollicitent. La dimension chrétienne qui apporte au souverain une éminente supériorité sur ses vassaux, tout en faisant de lui le serviteur de Dieu, se concilie à la nouvelle éthique exprimée en termes de *richesce*, *noblesce*, *curteisie* et *onur* (v. 1167-1169)<sup>37</sup>.

<sup>29</sup> Cf. D. Boutet, *Charlemagne et Arthur*, p. 440 et ss.

<sup>30</sup> Arthur a pour grand-père Constantin, fils du Romain Constance et de la princesse bretonne Hélène, qui se voit donner pour épouse « une Romaine de noble lignage » (§ 93) ; de cette union naquirent Uterpendragon, le père d'Arthur, mais aussi Constant, Aurèle et Ambroise.

<sup>31</sup> Voir notamment les prophéties de la Sibylle (*Historia Regum Britanniae* § 160 ; Wace, v. 10927 et ss.) annonçant qu'un homme qui deviendra empereur des Romains naîtra de la troisième génération bretonne ; celles de Merlin (§ 122) dont Wace ne donne qu'un résumé allusif (v. 7535-7542), ce qui, selon J. Blacker, contribue à la dépolitisation du récit : voir *op. cit.*, p. 98.

<sup>32</sup> Sur l'aspect très complexe de la tradition impériale, voir D. Boutet, *Charlemagne et Arthur*, p. 440 et ss. ; L. Mathey, art. cit., p. 121-122.

<sup>33</sup> Dans l'*Historia Regum Britanniae* § 21, Geoffroy précise qu'on y parle une langue dérivée du « troyen », du « grec tordu » (*curvum graecum*), une langue classique étrangère à celle des Romains ; Wace dit plus simplement que les Bretons appelaient « troyen » la langue qu'ils pratiquaient (v. 1189).

<sup>34</sup> Même si le titre d'empereur est revendiqué par Arthur comme par ses prédécesseurs : se reporter à Geoffroy § 86, 159... et à Wace, v. 5719, 5986...

<sup>35</sup> Sur le rôle décisif de Wace, cf. E. Baumgartner, *Le récit médiéval*, Paris, Hachette, contours littéraires, 1995, p. 39 et ss.

<sup>36</sup> Cf. D. Boutet, *op. cit.*, p. 199.

<sup>37</sup> Sur ces aspects, cf. D. Boutet, *op. cit.*, p. 200 et ss.

Avec Arthur, chef celte presque oublié des chroniqueurs qui acquiert une stature de conquérant international, Wace crée de toutes pièces un roi imaginaire qui inaugure l'âge de la courtoisie. Il invente une cour à sa mesure, noyau du monde civilisé où prévaut le raffinement des mœurs et des manières, où se déploient toutes les créations, où se forge et se développe une morale qui donne à l'amour le pouvoir de susciter la prouesse<sup>38</sup>. La Table Ronde qu'instaure Arthur<sup>39</sup> et qui, au-delà de l'objet, désigne l'institution regroupant les meilleurs chevaliers, symbolise, dans sa parfaite circularité, le fonctionnement d'une élite en pleine empathie avec son roi, dans l'équilibre des services et largesses et dans le dessein commun de travailler à la politique royale expansionniste.

En élevant le personnage d'Arthur au rang de mythe, Wace enclôt dans le cercle de la Table Ronde les fondements d'un nouvel art de composer, multipliant, dans le moule de l'octosyllabe à rimes plates, tous les procédés concourant à l'esthétique romanesque : une rhétorique déjà sophistiquée de *l'annominatio*, de *l'interpretatio* et des parallélismes, un arsenal de motifs et de personnages plus ou moins fictifs, et l'introduction du merveilleux. L'invention de « la couronne et du cercle », selon les termes d'Emmanuèle Baumgartner, renouvelle en profondeur la perception du passé et repousse, à la marge de l'univers romanesque breton naissant, un César devenu simple acteur de l'Histoire, au mieux faire-valoir, au pis repoussoir<sup>40</sup>. De fait, le clerc champenois Chrétien de Troyes, en coulant les aventures des chevaliers de la Table Ronde dans la période des douze années de paix du royaume d'Arthur évoquées par Wace (v. 9788-9798), ne montre qu'indifférence envers un personnage étranger par le sujet mais surtout par sa nature à un univers arthurien centré sur lui-même.

César est exclu tout autant des romans dits antiques, au moins *Eneas* et *Troie*, vraisemblablement nés dans la même aire culturelle que les récits de Geoffroy et de Wace<sup>41</sup>. Ces romans s'intéressent, il est vrai, au temps des origines troyennes, mais ils font de manière explicite le choix de Troie, plus que jamais référence absolue en matière de généalogie et de système des valeurs à observer, aménager et déployer.

<sup>38</sup> Wace, éd. et trad. E. Baumgartner, v. 1683-1694.

<sup>39</sup> Wace la connaît sans doute par des traditions orales (v. 9749-9760). Sur l'origine et la place de la Table Ronde dans l'univers arthurien, voir en particulier E. Baumgartner, « La couronne et le cercle : Arthur et la Table Ronde dans les manuscrits du Lancelot-Graal », *Texte et Image*, Actes du Colloque international de Chantilly (13-15 octobre 1982), Les Belles Lettres, 1984, p. 191-200, repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal, Le temps, le récit (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Orléans, Paradigmes, Varia, 1994, p. 361-378.

<sup>40</sup> Il faudrait voir, bien sûr, si César est repoussé, et de quelle manière, aux marges de l'écriture et du monde épiques.

<sup>41</sup> On a pu parler d'une vaste entreprise collective menée à la gloire de Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine de qui se réclament la plupart de ces textes. En fait, la réalité historique et politique ne permet guère de confirmer cette hypothèse ; sur ce point, voir D. Boutet, *Formes littéraires et conscience historique*, p. 202 et ss. *Le Roman d'Eneas*, éd. J.-J. Salverda de Grave (édition du manuscrit A), Paris, t. 1 et t. 2, 1<sup>ère</sup> éd. 1925 et 1931 ; *Le Roman d'Eneas* éd. et trad. A. Petit (manuscrit D, BnF. fr. 60), Paris, 1997. Benoît de Sainte Maure, *Le Roman de Troie*, éd. L. Constans, Paris, Firmin Didot, S.A.T.F., 6 vol., 1904-1912. Cf. aussi éd. et trad. E. Baumgartner, F. Viellard, Paris, Les Lettres gothiques, 1998.



Après l'avoir dépeinte comme la mère des arts, des armes et des lois<sup>42</sup>, Benoît de Sainte Maure en conte la chute tragique puis ses suites, le retour catastrophique des chefs grecs dans leur patrie, et la féconde diaspora troyenne d'où proviennent la plupart des peuples européens. L'anonyme de *l'Eneas*, qui relie le temps troyen au temps romain, se focalise sur les prémisses de la fondation de Rome : César est cité parmi les descendants d'Énée dans la prophétie d'Anchise (v. 2956-2964), sans qu'un sort à part lui soit réservé, et Rome, dont la fondation est à venir, reste hors texte.

L'autre grand modèle antique, Alexandre, ne connaît pas pareil reniement. La tradition alexandrine est, il est vrai, fort vivace. Incarnation du rêve des conquérants depuis toujours, Alexandre a pu emblématiser l'alliance de la clergie et de la chevalerie, du savoir et de la prouesse, tout en imageant la fragilité des conquêtes humaines. Il échappe au purgatoire littéraire en langue vernaculaire, parce que la concurrence avec Arthur est une concurrence à distance : à l'encontre de César, il ne joue aucun rôle dans une histoire nationale lestée d'enjeux idéologiques. Sa marginalité est suggérée par la nature même des textes dont il est le héros éponyme, « aux frontières de l'épique et du romanesque », selon la formule de Catherine Gaullier-Bougassas<sup>43</sup>. Sa plasticité « générique » et sa stature exemplaire et universelle expliquent qu'il soit souvent cité aux côtés de César pour les nombreux traits qu'ils ont en partage, notamment dans le *Policraticus* de Jean de Salisbury, achevé en 1159. Dans ce miroir des princes, texte majeur de réflexion politique, sociologique et moral, illustré par des exemples issus de l'Antiquité gréco-romaine et biblique<sup>44</sup>, les deux héros sont appréciés au prisme de la vie politique de l'époque que l'auteur fustige pour ses mœurs dépravées. Leur comportement et leurs actes saisis en une sorte de portrait kaléidoscopique constituent un fonds d'éléments réexploitables à loisir.

Dans le roman vernaculaire, l'association des deux personnages est productive, sans être systématique, les auteurs cultivant les spécificités de chacun. Dans le *Brut*, Wace fournit en « romanz » les traits les plus marquants de César qui, fragmentés, diffractés, fonctionnent le plus souvent comme éléments de comparaison renvoyant à un type de pouvoir ou à un type de savoir et de comportement. Il met en évidence ses talents de chef de guerre et de conquérant hors pair et, en prolongement, de bâtisseur de ville, ce dont se souvient Chrétien de Troyes : dans *Cligès*, ce dernier loue la supériorité guerrière d'Arthur sur César et Alexandre et, dans *Erec et Enide*, il vante ses plus grandes puissance et largesse<sup>45</sup>. Wace montre aussi en César un juriste averti, réformateur des lois, doublé d'un lettré fort cultivé, attiré tant par les arts et les lettres que par les sciences auxquelles il s'adonne : dans le *Roman de*

<sup>42</sup> Voir notre ouvrage, *Thèbes, Troie et Carthage, Poétique de la ville dans le roman antique au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, N.B.M.A., 1994.

<sup>43</sup> Voir le titre de l'ouvrage de C. Gaullier, *op. cit.*

<sup>44</sup> Jean de Salisbury, *Policraticus*, éd. et trad. C.C.J Webb, Oxford, 1909, 2 vol. Voir aussi la traduction de Denis Foulechat, *Le Policratique de Jean de Salisbury (1372)*, (livres I-III), éd. Ch. Brucker, Genève, Droz, Publications françaises et romanes, 1994. César est évoqué pour ses songes (II, 15), pour ses guerres (II, 28), pour sa faiblesse envers Cléopâtre (III, 10), pour son aspect physique – le fait d'être chauve et de porter une ceinture lâche – (III, 14), etc.

<sup>45</sup> Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. A. Micha, Paris, Champion, CFMA, 1968, v. 6610-6623 ; *Erec et Enide*, éd. M. Roques, Paris, Champion, CFMA, 1965, v. 6669 et ss.

*Brut*, il complète le portrait du chef romain en signalant sa réforme calendaire (v. 2143-2146), tandis que dans son *Roman de Rou*, récit de la conquête normande daté des années 1160<sup>46</sup>, il privilégie sa vocation de mécène<sup>47</sup>. Au moment de décrire le monde, Benoît de Sainte Maure rappelle pour sa part sa compétence de géomètre : « li senez, qui tant fu saives e discrez/Fist tot cercher et mesurer » (23135-23137)<sup>48</sup>. De figure mythique, César devient donc le support d'une figure stylistique, la comparaison, ou l'illustration d'une qualité.

Omniprésent comme modèle de lettré et de conquérant, il est dépossédé de son épaisseur historique et méthodiquement chassé de l'espace romanesque, désormais occupé par Arthur, héros en prise directe avec l'imaginaire d'un peuple en recherche d'identité et de légitimité. Mais ce roi inventé, qui assure par son hiératisme l'unité et le rayonnement de l'univers créé autour de lui, est soustrait au *continuum* historique dans lequel Geoffroy et Wace l'avaient inscrit. Il se voit enfermé dans les bornes du monde conçu à son intention et cantonné dans la sphère du roman, même si son aura mythique est peu à peu mise à mal, même si sa représentation ne dispense pas de réfléchir sur le mode de pouvoir et sur les modalités d'existence et de fonctionnement des sociétés. Le sentiment d'une rupture grandissante entre le récit romanesque et le récit historique qu'éprouvent alors les auteurs et leur public, le désir de s'instruire et d'avoir accès au « vrai » passé, tout particulièrement dans les cours seigneuriales du Nord de la France<sup>49</sup>, engagent une mutation décisive de la conscience historique qu'accélèrent la diversification du champ historiographique<sup>50</sup> et l'enrichissement inédit du monde arthurien avec l'irruption insolite du Graal. Le souci de distinguer histoire et roman, de repenser le cours de l'histoire dans sa globalité et d'appréhender les héros du passé sans le voile du travestissement, coïncide au tournant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles avec l'avènement de la prose. Depuis longtemps, on a démontré le rôle essentiel de cette forme dans la « révolution » historiographique, qu'elle l'enregistre ou la suscite<sup>51</sup> ; alors que le vers, suspect de déformer les faits par les exigences de la rime et du rythme, diffuse fables et mensonges, la prose est le *medium* de la vérité : aux yeux de certains auteurs, sa

<sup>46</sup> Wace, *Le Roman de Rou*, éd. A.J. Holden, SATF, Paris, 3 t., 1970-1973.

<sup>47</sup> Voir J. Leeker, *op. cit.*, p. 334.

<sup>48</sup> Sur les sources de cette description, cf. J. Leeker, *op. cit.*, p. 337.

<sup>49</sup> Cf. G. Spiegel, « Social Change and Literary Language : The Textualization of the Past in Thirteenth-Century Old French Historiography », *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, Parallax, 1997, p. 178-194.

<sup>50</sup> Voir E. Baumgartner, *Le récit médiéval*, p. 71 et ss.

<sup>51</sup> Sur l'usage de la prose dans l'écriture de l'histoire, voir notamment G. Spiegel, *Romancing the Past : The Rise of Vernacular Prose, Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1993 ; D. Boutet, *Formes littéraires et conscience historique*, p. 5 et ss., p. 139-165 ; notre ouvrage, *Écrire l'Histoire romaine au début du XIII<sup>e</sup> siècle : l'Histoire ancienne jusqu'à César et les Faits des Romains*, Paris, Champion, NBMA, 1999, p. 189 et ss. On peut parler aussi de « révolution » romanesque, la prose se développant presque simultanément dans le roman avec les cycles du Graal ; voir notre article « Nus contes rimés n'est verais », journée d'études sur *La poésie en procès*, dir. Cl. Millet, Université Charles-de-Gaulle Lille III, 6 décembre 2001. Actes parus dans *Revue des Sciences Humaines, Poésie en procès*, textes réunis par Claude Millet, 276, 4/2004, p. 29-44.

fluidité et sa souplesse, sa faculté mimétique lui donnent la capacité de rendre compte de la diversité du monde et d’embrasser l’histoire dans sa complétude, selon la conception chrétienne d’un temps qui a une origine, sa création par Dieu, une coupure fondamentale, l’Incarnation, et se déroule selon un sens orienté vers sa fin.

Cette évolution explique le développement des sommes et des cycles sur le modèle des histoires universelles latines, tels que *l’Histoire ancienne jusqu’à César*, composée vers 1204-1211, pour Rogier, châtelain de Lille, qui conjugue histoire sainte et histoire biblique<sup>52</sup>. La période romaine y trouve une place légitime, même si l’esprit et la forme de la chronique interdisent à l’auteur de se pencher sur la personnalité du chef romain. C’est peut-être la brusque interruption de l’histoire ancienne aux premières opérations de César en Gaule et les silences sur le héros qui ont décidé, en 1213, le compilateur des *Faits des Romains*, un clerc d’Île de France qui aurait vécu sous le règne de Philippe Auguste, à se lancer dans l’histoire des douze empereurs de Rome ; pour des raisons inconnues, il n’a rédigé que la seule vie de Jules César, à partir de sources latines autorisées, Salluste, Suétone, Lucain, César lui-même. Par ce retour aux textes de l’Antiquité classique, qui équivaut à une Renaissance avant l’heure, il donne une envergure exceptionnelle au chef romain, en choisissant un moment-clé de l’histoire de Rome, le passage délicat de la République à l’Empire, et en déroulant étape par étape la trajectoire d’un héros, de la Gaule encore barbare à la Grèce, aux royaumes d’Asie Mineure, en passant par l’Italie romaine, en s’arrêtant en Égypte, terre de tous les désirs et de tous les fantasmes.

L’originalité profonde du texte tient à la peinture de César, derrière laquelle des critiques ont vu des intentions politiques affichées, puisque le chef romain y est comparé à Philippe Auguste. On ne saurait faire l’économie du contexte socio-culturel, même si les intentions de propagande ne sont guère immédiatement lisibles<sup>53</sup>. Le compilateur ne cache rien des errances et errements du héros, de son appétit de pouvoir et de savoir, de son goût pour la jouissance, et il s’aide au besoin pour l’exprimer des techniques d’écriture des romans et des chansons de geste<sup>54</sup>. Il offre au chef romain une belle revanche sur Arthur et Charlemagne – intégrés dans le fil de l’histoire par la voie de la généalogie et de « l’histoire » de Roland<sup>55</sup> – et lui donne sa place dans la galerie des héros mythiques passés de l’autre côté du miroir par la littérature. Ce faisant, le compilateur pose les fondements d’une écriture de l’histoire en prose richement travaillée qui associe l’évocation brute des faits, la présentation vive et suggestive des acteurs de l’histoire romaine, avec leurs pensées et leurs mobiles ; il en fait le moyen de s’ouvrir à la civilisation romaine considérée dans son altérité, tout en donnant au public concerné les instruments d’une lecture critique de cette période de l’humanité et de ses héros, de concilier en somme l’art de faire comprendre et de faire revivre tout à la fois.

<sup>52</sup> Dans le manuscrit 20125, considéré jusqu’à présent comme le meilleur, le texte a été divisé en onze sections par la critique. La partie romaine n’est pas éditée ; elle se lit dans le manuscrit BnF. 20125 pour les sections Rome I (VII) et Rome II (X-XI): [fol.177<sup>v</sup>] [fol. –183<sup>r</sup>] –[fol. 258<sup>v</sup>] – [fol. 375<sup>v</sup>].

<sup>53</sup> L’illustrent les positions divergentes de J. Beer *A medieval Caesar*, Genève, Études de Philologie et d’Histoire, 30, 1976, chapitre 9, et de G. Spiegel, *op. cit.*, p. 170 et ss.

<sup>54</sup> Voir notre ouvrage, *Écrire l’histoire romaine au XIII<sup>e</sup> siècle*, p. 218 et ss.

<sup>55</sup> Sur l’usage de la généalogie dans ce texte, voir notre ouvrage, p. 257 et ss.

Cette réécriture, qui renouvelle en profondeur le travail historien, justifie l'immense succès d'un texte qui a fixé au moins jusqu'à la Renaissance la figure de César : outre le nombre important de manuscrits, les *Faits des Romains* ont inspiré et nourri maintes réécritures et compilations<sup>56</sup>. Cette attractivité confirme l'importance de César et la richesse poétique d'une prose qui irrigue aussi bien l'histoire que le roman. Ce n'est pas en effet *Les Empereurs de Rome* que le clerc Calendre a rédigé à la cour de Champagne, entre 1213 et 1220, qui fait revivre le personnage historique<sup>57</sup>. La forme de la chronique, l'usage du vers contesté, semble-t-il, dans l'historiographie – mais l'ère du vers n'est pas révolue et des facteurs géographiques et sociaux peuvent œuvrer à sa pérennisation –, les sources du récit peu propices à une vision objective de l'histoire romaine<sup>58</sup>, tout cela justifie la portée limitée d'un récit qui peine à rendre la dimension vécue, sensible, du passé et à mettre en scène ses acteurs majeurs.

Au XII<sup>e</sup> siècle, il n'est guère loisible d'ignorer la stature internationale de César dans l'histoire et dans l'imaginaire. C'est sans doute pourquoi on a opposé à cette figure mythique un roi de fiction qui puisse rivaliser avec lui et le surpasser, et que l'on a inventé, en « romanz », une nouvelle forme d'écriture inaugurée par Wace. Ouvrant l'ère de la fiction, celle-ci contribue à reléguer à l'arrière-plan le chef romain tantôt acteur historique avec qui il convient de composer dans une histoire nationale, tantôt élément de comparaison ou référence culturelle. Ce n'est qu'au moment où se produisent un changement des modes de pensée et un élargissement des pratiques d'écriture que le héros peut enfin advenir en prose et s'épanouir de manière remarquable dans les *Faits des Romains* : en « refigurant » ce personnage historico-mythique, le compilateur montre comment l'écriture de l'histoire peut négocier avec le contexte moral, politique et culturel d'une époque, et, dans la mise en texte, avec les contraintes de la narrativité et l'appel de la fiction, sans jamais renier sa vocation historienne d'être la vision fidèle d'un passé aboli et de héros disparus.

Catherine Croizy-Naquet  
Université Paris X-Nanterre

<sup>56</sup> L.-F. Flutre, *Les manuscrits des Faits des Romains*, Paris, Hachette, 1932 ; *Li Fait des Romains* » dans *les littératures française et italienne du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1932. Citons, parmi la vingtaine d'œuvres françaises composées entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, *Le Trésor* de Brunetto Latini, la *Continuation* de Guillaume de Tyr, la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes*, *Renart le Contrefait*, les *Histoires romaines* de Jean Mansel, et, parmi les œuvres italiennes, la *Farsaglia* du cardinal de Montichiello.

<sup>57</sup> Calendre, *Les empereurs de Rome*, ed. G. Millard, University of Michigan Press, 1957. Sur cet auteur, voir M. Schmidt-Chazan, « Un Lorrain de cœur : le Champenois Calendre », *Cahiers Lorrain*, 3, 1979, p. 65-75.

<sup>58</sup> Orose via Alfred le Grand et sa *Chronique anglo-saxonne* selon Galia Millard, *op. cit.*, p. 6-18.